



A3-00013
124654
philo

Filière : *BC*

Session : *2023*

Épreuve de : *Philosophie*

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Dans les Quatre cents coups de Truffaut, le jeune Antoine Doinel est confronté, tant avec ses parents qu'avec son instituteur, à des figures d'autorité qui s'imposent à lui. Il tente alors tant bien que mal de s'en éloigner ou s'en émanciper durant tout le film. Si ces figures incarnent donc l'autorité, elles semblent au fil des événements de moins en moins réussir à exercer leur autorité face au jeune écolier qui la refuse. Il y aurait alors une tension ou une ambiguïté entre celui qui a l'autorité et celui qui fait, avec succès, l'autorité.

L'autorité peut désigner la capacité à contraindre quelqu'un, à imposer des actions aux autres, à se faire obéir. Elle peut être issue d'un principe moral ou religieux traditionnel, voire même d'un principe d'efficacité. Mais dans tous les cas il semble que l'autorité demande une personne qui fait l'autorité, et une personne (ou multitude de personnes) qui reconnaît l'autorité, dans

une adhésion plus ou moins consciente. Mais l'autorité ne se limite pas à des personnes ; un objet symbolique, ou une connaissance au sein d'une communauté peuvent aussi faire autorité. Il en va ainsi de la couronne du roi ou de la reine, symbole de leur autorité ~~adossée~~ sur le peuple. Cet exemple conçoit alors l'autorité comme un avoir, un substance, dont certaines personnes héritent ou qui s'incarne dans certains objets ou bâtiments (comme une Eglise). Dans cette perspective faire autorité n'est qu'une mise en application, une mise en effectivité de cet avoir : je fait autorité, car j'ai de l'autorité. Faire autorité est un ensemble de pratiques qui découle naturellement d'une autorité acquise. Le lien commun d'une remise en question de l'autorité (thème de la révolution, de l'émancipation) revient alors au principe de l'autorité, non à son faire, son effectuation : il faut remonter de l'effectivité de l'autorité (l'autorité qui se fait) à son essence (ce qui est l'autorité).

se voit alors comme soit une évidence qu'il ne faut remettre en question soit comme une négociation autour du principe de l'autorité même. Mais dans cette alternative, il semble que l'on manque la relation qui peut exister entre celui qui fait autorité et celui qui subit l'autorité. L'autorité ~~se~~ apparaît

alors comme une relation entre au moins deux entités.
L'autorité se dévoile alors seulement au moment
où elle se fait. Dans le premier cas ce qui faisait
autorité c'est un avoir, une autorité donnée avant son
effectuation; ici ce qui fait autorité c'est l'acte
même. On retrouve, néanmoins, la même tension, dans le
second cas entre autorité qui se dévoile avec une
évidence apodictique au moment où elle se fait ou
la nécessité d'imposer, par la force par exemple, l'autorité.

Autrement dit, ce qui fait autorité, est-ce le
dépensaire d'une autorité ou comme une substance ou
un avoir ayant une légitimité ou, au contraire, est-ce qui
apparaît dans la relation même de l'autorité?

Si faire autorité s'envisage comme la conséquence
d'une possession d'une certaine autorité, il s'agit de comprendre
comment s'impose cette autorité pour comprendre ce qui
fait autorité. Néanmoins, il apparaît alors que c'est dans
la spécificité d'une situation que l'on fait autorité.

Enfin, la question de "qu'est-ce qui fait autorité?" semble
se poser avec le plus de force quand les incarnations
de l'autorité ne font plus autorité ou lorsqu'elle se fait
sans personne pour la faire.

*

*

*

En première analyse, il semble que pour faire autorité il faut avoir de l'autorité. L'autorité est alors vue comme substance dont des personnes, des symboles ou des objets, en sont les dépositaires. Se pose alors la question de savoir comment s'opère le lien de l'avoir au faire.

Celui qui fait autorité est donc d'abord le dépositaire légitime d'une autorité. Puisque son autorité, en tant que substance, révélée par certains de ces attributs (la robe ou le marteau du juge par exemple), est indiscutable et ne peut être remise en question, faire autorité relève alors de la conséquence logique de son autorité, elle n'est que son effectuation. Dans le cas de l'État, Hobbes dans Le Léviathan, le voit comme une chose que l'on ne peut remettre en question. Dans sa vision, issue de la théorie des contrats, l'État est construit par l'adhésion des hommes à son principe : ils transmettent une partie de leur droit naturel à l'État pour se protéger les uns des autres, sortir de la situation de guerre de chacun contre tous. Pour Hobbes, l'autorité est de l'État est donc indiscutable du fait de ce transfert de droit. Le souverain qui fait la loi ne peut alors plus être remis en question en question : il fait autorité ~~car~~ et l'on ne peut remettre en question cette autorité, car c'est nous même en adhérant au principe de l'État, qui l'avons légitimé au nom de notre sécurité. Une nuance sur

Copie anonyme - n°anonymat : 124654

Emplacement
QR Code

Filière : B12

Session : 2023

Épreuve de : Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

un point : pour Hobbes c'est seulement si l'Etat tente de mettre fin à notre vie que l'on peut refuser son autorité. Mais c'est justement parce qu'il revient au principe même du contrat entre l'homme et l'Etat, dont le but premier est de préserver notre vie, il remet donc lui-même en question son autorité.

De là on peut peut-être critiquer cette vision peut-être trop logique ou conséquentialiste entre avoir de l'autorité et faire autorité. Faire autorité, c'est toujours discuter de ce qui est au fondement de l'autorité. On peut ici reprendre la théorie bourdieusienne du champ. Au sein de chaque groupe humain se constituent pour Bourdieu des "champs", chacun basé sur une "illusio", un ensemble de règles ou d'idéaux, qui ont une importance pour ce qui sont au sein du champ, mais qui peut-être futiles pour ceux à l'extérieur. Cette illusio fait donc autorité pour les personnes

au sein du champ. Mais Bourdieu montre que si elle semble immuable et s'imposer, l'illusio est en permanence renégociée par les membres du champ. Ainsi, dans Les Règles de l'art, Bourdieu insiste sur l'inversion des valeurs qui s'est opérée au sein du champ littéraire durant le XIX^e siècle. d'une autorité conquise dans le champ par la réussite économique (bien vendre donnait de l'autorité) à une valorisation du poète maudit. On peut tirer deux conclusions. D'abord la nécessité de voir les différentes de faire autorité (il y en a une par champ en quelque sorte). Ensuite que ce qui fait autorité est en permanence renégociée, car l'autorité ne repose pas sur des principes en apparence immuable et fixe, comme voudrait le faire croire certaine vision conservatrice.

On peut alors envisager que faire autorité est avant tout un travail pour incarner l'autorité et qui donne alors la légitimité pour l'exercer. C'est comme cela que l'on peut voir la vision de la cité de Platon dans La République. Il en a une conception tripartite, chaque groupe ayant une certaine autorité mais hiérarchisée : il y a ceux qui travaillent (les artisans ou les agriculteurs), il y a ceux qui défendent la cité (les guerriers), il y a ceux qui gouvernent la cité.

Il y a chez Platon une vision substantiviste de l'autorité en tant que les guerriers ont une autorité concernant les décisions de défense ou guerre et les dirigeants ont une autorité sur les affaires de la cité. Mais en même temps pour Platon, il faut mériter l'autorité que l'on exerce, cette dernière ne peut que s'obtenir par le travail et l'apprentissage : ceux qui font autorité sont ceux qui l'ont méritée. Il décrit alors le parcours du philosophe-roi pour qu'il soit apte à diriger la cité. Il doit d'abord exercer son corps, apprendre la gymnastique ; puis ensuite faire de l'éthmétique, des mathématiques et alors de la philosophie pour connaître les idées de Justice, de Vérité et de Bien. Il est alors enfin apte à diriger la cité et à faire autorité. En somme, ce qui fait autorité pour Platon c'est le mérite de celui qui sait diriger la cité du fait de sa connaissance philosophique, mais en même temps cette autorité n'est accessible qu'à seulement certaines personnes : ceux de la classe dirigeante.

*

Dans la vision substantiviste de l'autorité, où ce qui fait autorité est quelque chose que l'on possède ou non, représente ou non, incarne ou non, subsiste alors toujours une ambiguïté entre avoir de l'autorité et faire autorité. On peut alors faire l'hypothèse que ce qui fait autorité ne vient pas d'un avoir. Il s'agit alors d'envisager l'autorité comme

une relation entre celui qui - exerce et fait autorité et celui qui la subit ou l'accepte. Alors, faire autorité devient le principe même de l'autorité qui se dévoile au moment où elle se fait. Un questionnement subsiste alors : faire autorité dévoilerait-il simplement ce qui fait l'autorité avec évidence ou faire autorité demande-t-il d'imposer avec force l'autorité?

*

Il apparaît d'abord que parfois l'urgence de la situation appelle à faire autorité, on la reconnaît alors dans telle ou telle personne avec la force de l'évidence : elle fait autorité donc elle est l'autorité. On peut partir du lieu commun de l'homme (ou la femme) providentiel(le). Alors dans l'urgence de la guerre, ou de la guerre civile, ce dernier s'impose comme l'autorité même et c'est son action même qui à la fois fait autorité et est au principe de son autorité. On peut s'appuyer sur la théorie bergsonienne de l'action ; l'Homme d'action, qui se dévoilerait dans l'action est celui qui allie à la fois une réflexion qui l'amène dans le passé, et en même temps, use de son intuition, par le mouvement du corps. Il fait ainsi la synthèse du présent et du passé qui marque alors la justesse de son action, ^{autant que} la prépondérance de l'un (immobilisme) ou de l'autre (précipitation) nuit à l'action. On peut voir dans cette théorie, une façon, pour le

Copie anonyme - n°anonymat : 124654

Emplacement
QR Code

Filière : BIL

Session : 2023

Épreuve de : Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

chef, de faire autorité, du fait de la justesse de son action. On ne fait alors plus la distinction entre l'autorité et ce qui fait autorité : les deux sont sur la même échelle de jugement et sont équivalents.

À travers l'exemple de l'homme providentiel, on voit alors peut-être ce que cette vision peut aussi de mystique ou de trop idéalisée. En restant dans une conception réactionnelle de l'autorité, il s'agit alors de montrer que faire autorité peut aussi être une manière d'imposer son autorité par un ensemble de ruses, de tours de force, de stratégies, de négociations. Ainsi Machiavel, dans le Prince, montre comment celui qui gouverne peut jouer de ruses et stratagèmes pour rester au pouvoir. Par son action il impose donc son autorité en en même temps qu'il fait autorité. Pour Machiavel, le prince doit ainsi à la fois être un renard, usant de son intelligence pour maintenir intacte son autorité après des autres, et un lion, en jouant de sa force et du pouvoir de coercition

qu'il possède pour imposer son autorité à ceux qui la refuse. Pour Machiavel, ce qui fait autorité est donc indissociable d'un usage de l'autorité même, elle serait une seule et même chose qui se construit dans l'action. Par exemple, Marcel Mauss dans son Essai sur le don, montre comment le potlatch chez les Kwakiutl est une pratique qui construit de l'autorité entre les deux clans : elle est une pratique agonistique qui rentre dans un système de don / contre-don dont la fonction est de hiérarchiser le rapport d'autorité que un groupe peut avoir sur un autre. Dans cette cérémonie, ce qui fait autorité et l'exercice de l'autorité sont indissociables.

Enfin, dans la structure relationnelle de l'autorité, se joue l'intérêt même de ce qui fait l'autorité. Hannah Arendt, dans La crise de la culture, voit dans l'autorité, notamment celle qui se joue au sein de la structure familiale, entre le père ^{la mère} et l'enfant par exemple, un enjeu de responsabilité. En effet, la structure d'autorité rend pour Hannah Arendt les parents responsables du monde de l'enfant. Si ces derniers lui imposent en effet un monde avec des règles bien définies ; ils sont en

même temps ceux contre qui l'enfant peut se retourner et remettre en question. C'est donc dans cette structure relationnelle que se fait l'autorité. L'autorité des parents sur l'enfant est à l'origine d'un monde et c'est, en retour, ce monde qui fait autorité. On peut alors étendre cette relation à toutes les formes d'autorité. Ce qui fait autorité est donc la stabilité d'un monde, d'un ordre, si l'on voit les choses comme étant bien à leur place.

*

Envisager - l'autorité comme une relation permet alors de comprendre comment l'exercice de l'autorité est parfois au fondement même de ce qui fait l'autorité. Néanmoins, Arendt écrit à un moment où elle voit les structures d'autorité qu'elle décrit disparaître; il apparaît alors que la question "qu'est-ce qui fait autorité?" pour Arendt mette un monde en jeu. Le passage à l'homme moderne vient donc d'une remise en question des formes d'autorités existantes (la religion, la famille, etc.), au profit de nouvelles formes d'autorités qui naissent.

La question "qu'est-ce qui fait autorité?" se pose alors avec d'autant plus de force lorsque les formes connues d'autorité disparaissent, ou lorsque l'on ne peut plus discerner le principe qui fait de ceux qui s'appellent les "autorités" une autorité.

*

Il s'agit alors d'envisager le caractère déifus que peut avoir l'autorité, sans principe ou personne pour l'exercer, mais qui en même temps se fait presque de manière autonome. Il est ainsi évident que lorsque la figure qui fait autorité est ~~soit~~ surreprésentée, l'autorité perd son sens ou son principe (comme dans le cas du totalitarisme). On ne trouve alors plus ce qui fait autorité. De même, Michel Foucault, dans Surveiller et punir, tente de comprendre comment se forme l'autorité lorsque les personnes qui habituellement font autorité disparaissent. À travers le concept de panoptique il montre justement que sans personne pour incarner l'autorité, cette dernière n'en demeure pas moins plus efficace. Dans la prison, on ne sait alors plus si on est vu ou non, surveillé ou non. Qui fait autorité? Comment elle est faite? Sans quelle principe?

Voilà autant de questions auxquelles on ne peut répondre face à la nouvelle manière d'exercer sur les corps et les esprits l'autorité. En somme, pour Foucault, l'autorité n'est jamais autant efficace lorsque l'on ne peut plus répondre à la question "qui est-ce qui fait l'autorité?"

À l'inverse, on peut aussi envisager ~~com~~ que les ~~so~~ personnes ou objets qui incarnent ou représentent une certaine autorité ne sont parfois pas ceux

Copie anonyme - n°anonymat : 124654

Emplacement QR Code	Filière : <u>B1L</u>	Session : <u>2023</u>
	Épreuve de : <u>Philosophie</u>	
Consignes <ul style="list-style-type: none">• Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer• Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir• Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)• Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)• Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre		
<p>qui justement vont exercer l'autorité. Ainsi Pierre Clastres, dans <u>La société contre l'Etat</u>, l'anthropologue évoque comment certaines sociétés se sont développées de manière à ce que les rapports d'autorité ou de pouvoir se développent le moins possible. Chez les Guayaki, qu'ils observent, la stru position du chef est ainsi clairement identifiable : il est celui qui incarne l'autorité. Mais au même temps, le rôle de chef ne lui donne <u>de facto</u>, aucune autorité. Il ne joue en fait que le rôle de conseiller, de pacificateur dans les relations du groupe. Pour Clastres, les Guayakis sont l'exemple d'une société où la si certes l'autorité s'incarne, elle ne s'exerce par pour autant. On peut y voir le premier pas vers une dystopie ou une utopie anarchiste (selon les points de vue) où l'on ne pourrait répondre à la question "qu'est-ce qui fait autorité?" car plus aucune forme d'autorité ne pourrait exister.</p>		
		13 / 14

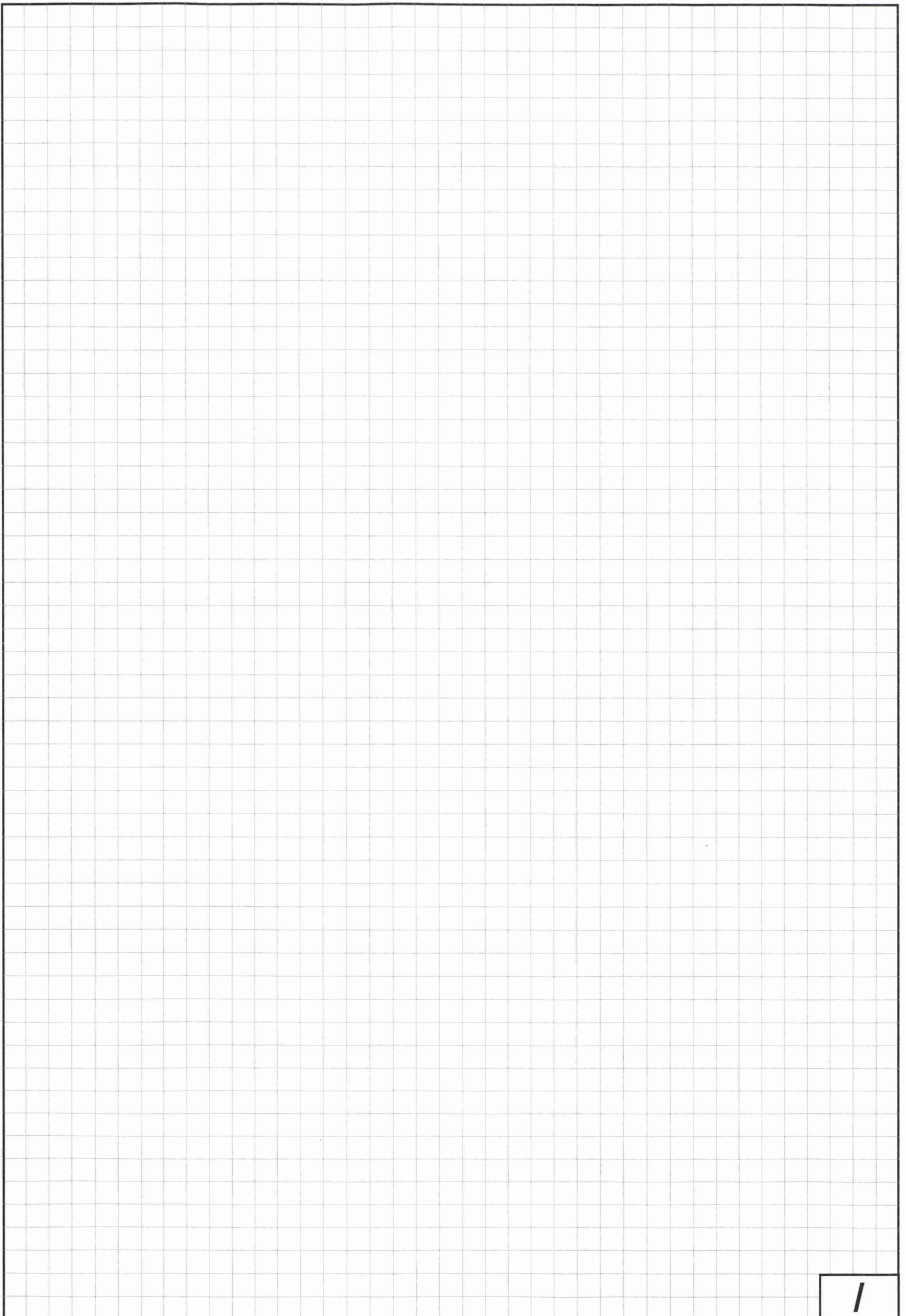
Néanmoins, soulignons, avec Simone Weil, dans L'Enracinement, que la perspective idéaliste des anarchistes où l'on peut répondre joyeusement "non!" à la question "qu'est-ce qui fait autorité?" n'est pas compatible avec ce qu'elle appelle "les besoins essentiels de l'âme humaine" (l'âme en aurait, de même que le corps en a). Elle voit dans l'autorité un de ses besoins essentiels, qui fait que toujours ~~quel~~ quelque chose ou quelqu'un fait autorité.

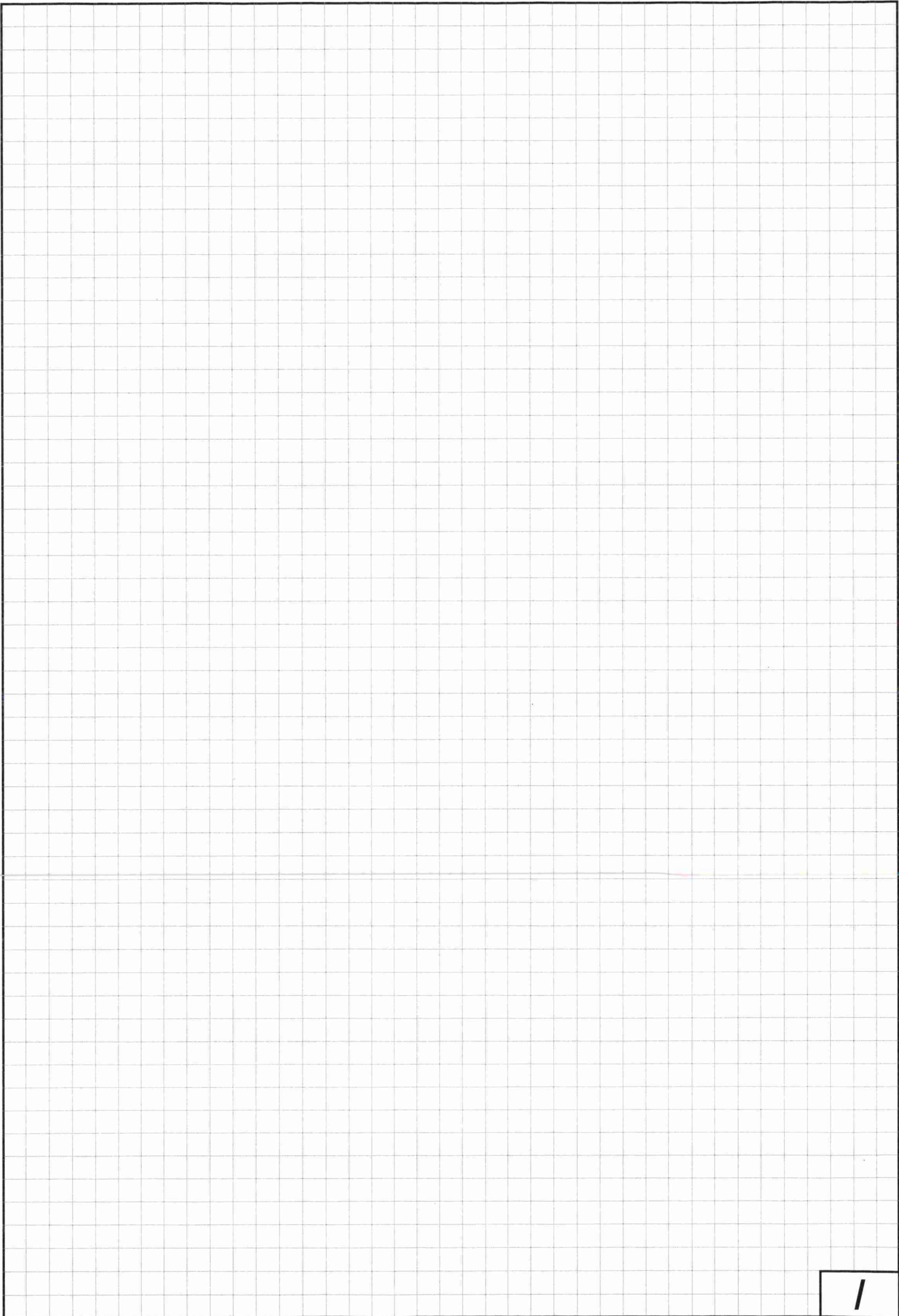
*

*

*

La question "qu'est-ce qui fait autorité?" mène donc in fine à une double dialectique. D'une part entre une conception substantielle ou relationnelle de l'autorité qui change la façon de voir ce qui fait autorité. D'autre part sur la manière dont s'impose ce qui fait autorité (entre évidence et négociation). Mais c'est justement quand les structures de l'autorité semble disparaître, que ressurgit alors la question: c'est alors tout un monde, une manière de vivre ensemble qui s'en reconstruit engagé, et les frontières entre ceux qui incarnent et font autorité se brouillent alors.





/